

Un changement de code culturel

Yvan Lamonde

Les enseignements de la culture
Numéro 200, janvier–février 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18806ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamonde, Y. (2005). Un changement de code culturel. *Spirale*, (200), 55–56.

UN CHANGEMENT DE CODE CULTUREL

IL S'EST produit depuis une quinzaine d'années un changement fondamental dans le code culturel des étudiants des cégeps et des universités que les professeurs ont détecté, chacun à sa façon. Mon hypothèse est que ce changement est perçu, qu'il est peu nommé (pour des raisons à expliciter) et qu'il n'a pas fait et ne fait pas, à ma connaissance, l'objet d'une recherche qui devrait relever ou aurait dû relever des sciences sociales, par ailleurs très portées sur les épistémès. L'ampleur de ce changement est de l'ordre de celle de la Révolution tranquille et il n'est pas impossible que tout ce qu'on a subsumé sous les appellations « Génération X », « génération lyrique » et autres soit le véritable paradigme succédant à celui de la Révolution tranquille.

Le divorce des Bovary

Ce changement de code est perceptible chaque fois qu'il s'agit d'expliquer ce qui « devrait » être explicite et qui donne l'impression aux professeurs formés dans les collèges classiques qu'il faut commencer à un degré zéro de la culture... par rapport évidemment à la leur. L'étonnement du père de cinquante-cinq ans auquel sa fille demande au retour des premiers jours d'école : « Papa, connais-tu Jésus ? » ; la perplexité des étudiants de cégep devant la mention du nom d'Ulysse, d'Achille (sans rapport à Achille Talon), du mythe de Sisyphe ou du forum romain (où ne joue aucune équipe de hockey) ; la remarque d'un étudiant en littérature à l'effet que le couple Bovary aurait dû divorcer depuis longtemps ou la nécessité pour une étudiante de maîtrise en histoire religieuse d'aller apprendre auprès d'un bon dominicain ce que sont les rogations ou quand tombe le dimanche des Rameaux sont autant d'indices de ce changement culturel auxquels le lecteur ajoutera sa propre liste. La transmission de l'héritage des humanités gréco-latines et de la religion catholique ne se fait plus depuis belle lurette, on le sait, sans qu'on sache toutefois où sont culturellement ceux et celles qu'on ne rejoint plus. On a beaucoup souri à l'audition de ces expériences ; on a pu faire des gorges chaudes des « poches » du secondaire ; on a pu faire le constat difficile et décourageant du blocage dans la transmission. Mais rien, à ma connaissance, n'a été fait pour s'attaquer scientifiquement au défi de comprendre ce changement. Les *baby boomers* sont

fatigués, eux qui ne se sont pas encore expliqué de façon satisfaisante comment leur propre code culturel s'était formé. Si bien qu'on peut penser qu'on ne voit pas collectivement la trame qui parcourt la culture québécoise depuis un demi-siècle, depuis que se sont amorcées la critique et la dissolution de la culture dite classique. On pourrait toujours avancer le constat global de l'accélération de l'Histoire, de la rapidité des changements, du rattrapage ; mais chacun sait qu'on est loin du compte d'un point de vue analytique.

Quel médium, quel message, quelle transmission ?

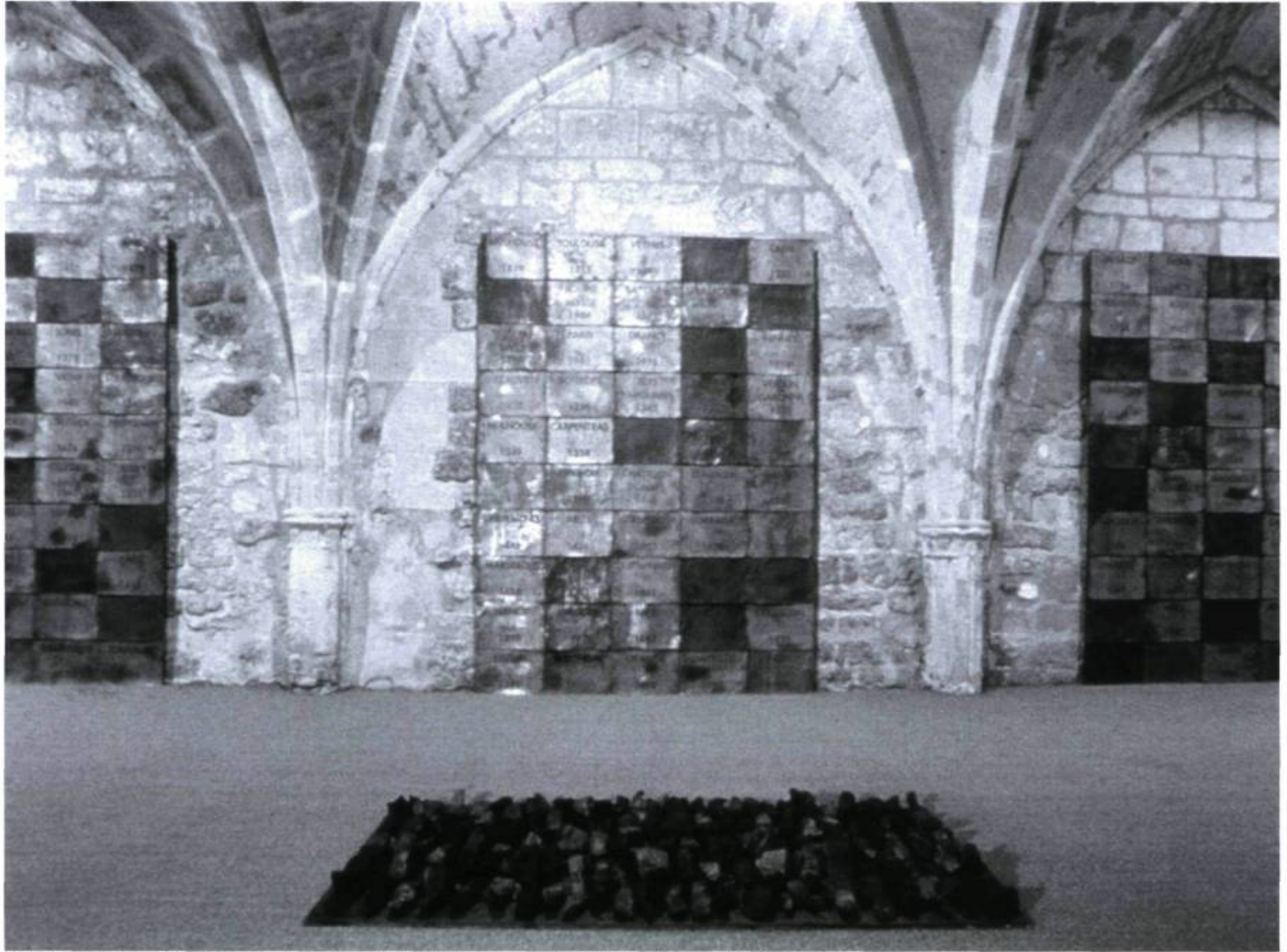
Le code culturel qui s'est estompé est évidemment plus englobant que la culture dite classique. Le délogement de celle-ci dans l'éducation secondaire ne constitue ni le premier ni le plus significatif des changements dans le code de référence culturelle des générations montantes. C'est la structure globale d'apprentissage du savoir et des rapports à la valeur-savoir qui est en cause. L'école est traditionnellement au centre de cette structure, mais le changement me semble à ce point radical qu'une des questions préliminaires concerne précisément le déplacement des lieux du savoir de l'école à autre chose qui peut inclure autant la télévision, les musées que le baladeur et Internet. La pertinence de la formule de McLuhan selon laquelle le médium est le message me semble confirmée par la multiplication des médias et des messagers, qui fait justement mieux voir leur incidence sur les messages et les contenus. Il faudrait dresser la liste des nouveaux médias de communication, ne serait-ce que pour voir depuis quand la culture a fini par être identifiée à la communication. Radio, télévision, baladeur, vidéo-clip, ordinateur, Internet, téléphone cellulaire, GPS...

Le rapport à la culture de l'imprimé s'est singulièrement modifié. Je n'évoquerai pas ici l'évolution du phénomène de la lecture. Plutôt des signes concrets : la propriété des manuels scolaires par les commissions scolaires ou les écoles publiques plutôt que par l'élève ; le fait que les professeurs de cégep orientent de moins en moins l'étudiant vers la bibliothèque (bibliothécaires, dites-nous), le passage du cartable scolaire ou du porte-documents au sac à

dos polyvalent en regard du livre sont autant de signes que l'imprimé et le livre occupent une place différente dans la culture contemporaine.

Si l'on porte attention à la conscience historique des étudiants et si l'on se demande où ils apprennent surtout l'histoire du Québec, par exemple, force est de constater qu'ils l'apprennent davantage sur Internet, à la télévision, dans les musées et les parcs historiques où on les mène dès le primaire que dans quelque manuel d'un cours d'histoire du Québec dont la présence fluctuante dans le curriculum des études n'a pas cessé d'étonner depuis quarante ans. Oui, « Attendez que je me souviennne » ou « Souviens-toi d'oublier », disaient René Lévesque et Gilles Vigneault.

Je fais le cours « Initiation à la recherche littéraire », obligatoire pour les étudiants de maîtrise dans mon département. Depuis une quinzaine d'années, j'ai vu les instruments de recherche sur support papier supplantés par ceux qui étaient passés à l'étape de la numérisation. Imagine-t-on la différence et les conséquences entre tourner les pages du *Bulletin signalétique du CNRS* et interroger en ligne FRANCIS, son clone électronique ? On ne fait plus un mémoire de maîtrise comme on le faisait il y a dix ans. Les étudiants ont, dans mon cas, acquis une très grande autonomie dans leurs initiatives de recherche et il me faut veiller au grain pour (essayer de) me tenir à jour ; il y en a toujours une qui cherche mieux, plus longtemps et plus vite que moi ; il y en a toujours un pour télécharger de GALLICA une version numérisée de tel bouquin du XVIII^e siècle non disponible à McGill ou au Canada. L'accès au savoir s'est radicalement transformé. Il suffit d'observer l'aménagement intérieur des bibliothèques pour voir que les terminaux électroniques occupent le moindre recoin, car les étudiants en ont un urgent besoin pour consulter la version électronique de *French Studies* ou de *XVII^e siècle* et en tirer une copie papier de tel article. Dans tous ces courts-circuits d'apprentissage du savoir, je découvre et une plus grande autonomie des étudiants et l'indépendance qui vient avec. Il y a tolérance zéro quant au respect des heures de bureau ; les profs sont dans leur bureau aux heures convenues (ou à d'autres moments), mais on compte sur les doigts d'une main les étudiants qui se présentent. Autonomie dans l'acquisition du savoir, perception implicite des



Peter Krausz, *Traces-Mémoire*, vue de l'exposition, Galerie d'art contemporain, Montpellier, France, 1992

profs comme pourvoyeurs d'information... Il n'est pas facile de comprendre où logent les étudiants culturellement.

En un sens, ils logent de moins en moins au collège ou à l'université, de moins en moins à plein temps au profit de boulots qui ajoutent à une possible bourse et leur permettent tout autant sinon plus d'être des consommateurs de vêtements, d'appareils électroniques, de disques, de spectacles, de motos, d'autos... Il n'y a pas de jugement de valeur ici, simplement la description de la façon d'être de la société de consommation des étudiants. L'impact de cette situation de fait sur leur rapport au savoir est difficile à identifier; on peut émettre l'hypothèse que, dans un monde de consommation et de biens non durables, le savoir puisse être perçu et vécu comme un bien jetable.

Pour une enquête sur le changement de code culturel

De façon manifestement impressionniste, j'ai exploré quelques avenues de la culture de l'enseignement pour partager cette conviction que, comme société, nous n'avons pas porté et nous ne portons pas attention à ce grand changement de code culturel qui s'est opéré et qui continue de s'opérer devant nous. J'imagine tel Observatoire sur le changement, tel INRS Culture-Société, tel Institut de la statistique du Québec faire chorus et relever le défi de comprendre ce changement.

L'étude des changements générationnels est aussi à mettre en perspective. Les générations ne sont pas étanches, elles ne sont pas des îles,

au pire des presqu'îles pendant un certain temps. C'est une commune humanité qui rattache la presqu'île au continent. Ma compagne s'en rend compte dans son cours d'éthique au collège : la curiosité à propos d'une culture humaine commune traverse les générations. Kant ne fait pas peur aux étudiants qui discutent son principe : « *agis de telle sorte que tu puisses vouloir que la maxime de ton action ait valeur universelle.* » Mais pour entrer dans l'humanité commune, il faut sortir d'un certain utilitarisme qui génère un rapport au temps qui est celui du court terme. L'utilitarisme est pernicieux précisément parce qu'il paraît légitimer l'enfoncement dans le temps court, dans la valeur absolutisée de la génération.

Yvan Lamonde